

Ni les voyages ni l'armée n'étaient vers 1900 ce qu'ils sont aujourd'hui. Lorsque Georges Court prit le train à la gare de Lyon, pour aller « faire son service » dans une petite ville du Bugey, trois amis l'accompagnèrent à la gare et restèrent jusqu'au départ du train, figés comme des statues, sur le quai, devant la portière du wagon. Ils souriaient, mais ils avaient quand même leur figure des grands jours, un air de mariage ou d'enterrement. Aujourd'hui, on n'eût pas fait tant d'affaires à propos d'un départ pour le régiment et d'un voyage de quelques heures.

Autre signe d'époque : quelques jeunes ouvriers, installés dans le même wagon que Court, le prirent, on ne sait pourquoi, pour un séminariste, échangèrent de méprisantes allusions à la calotte et laissèrent entendre qu'il n'y avait pas plus paillards que les ratichons. Georges Court voyagea toute la nuit, ruminant sur l'armée des idées vagues. Comment apprenait-on à la caserne le métier de la guerre? Il se vit défilant musique en tête. Il se demanda quelles étaient les lois de ce royaume obscur du pas gymnastique, de la discipline et de l'heure exacte.

Au matin, il descendit du wagon. Quand il eut quitté la gare, une recommandation d'un aîné lui revint en mémoire. « Tu mets le poing dans ta poche et tu te fais couper les cheveux. » Il entra chez un coiffeur, se fit raser la barbe et tondre la tête à la tondeuse double zéro. Après quoi, il passa la main sur son crâne rugueux et eut le sentiment qu'il s'était concilié les puissances inconnues, auxquelles la loi, pour dix mois, le livrait. En effet Court bénéficiait de l'article 23, par lequel un étudiant était dispensé de deux ans de service militaire, à condition qu'il obtint avant vingt sept ans le diplôme de licence, de docteur en droit ou de docteur en médecine.

Le plus lointain souvenir qu'il eut d'une caserne datait de sa sixième année. C'était dans une petite ville de l'Est. Il se promenait avec un de ses oncles, commandant du génie en retraite. Ils arrivèrent devant la caserne. L'oncle parla au sous-officier de garde. Ils passèrent la grille, traversèrent la cour. Derrière les bâtiments, des soldats en bourgerons pensaient des chevaux. Ce fut un émerveillement. On ne saurait exprimer avec des mots d'homme cet émerveillement d'un enfant.

Aujourd'hui encore, si Court évoque ces croupes et les soldats qui les étrillent, il éprouve un inexplicable plaisir. Dans la grisaille de ses souvenirs d'enfance, celui-ci est éblouissant. Qui dira pourquoi, lorsqu'il avait six ans, Court était également séduit par le Petit Poucet,

Geneviève de Brabant, les soldats et les chevaux?

Plus tard, Court lut dans des livres des mots comme « magnifique soldat », comme « honneur militaire ». Un de ses cousins fut reçu à SaintCyr. Il était coiffé d'un shako à plume de casoar. Court, jouant avec le shako, décida de devenir officier.

Il avait seize ans, quand éclata l'Affaire Dreyfus. Elle l'émut à peine. Cela doit étonner un lecteur de 1950. Mais Court était un enfant sage, qui ne regardait pas au-delà du cercle familial et du lycée. Ses parents furent dreyfusards sans passion. Ils ne s'occupaient guère de politique.

La France était divisée en deux groupes, les partisans de la culpabilité et les partisans de l'innocence. Mais Court devait bientôt constater qu'à la caserne on ne parlait pas de l'Affaire. Si quelque soldat s'en préoccupait, il se taisait par prudence. Tout se passait comme si les passions des civils et des militaires mouraient aux portes de la caserne.

Les bleus furent habillés. Ils enfilèrent sur une veste courte et un pantalon rouge des bourgerons en treillis, sales et déchirés. Sitôt qu'on les avait mis, on se sentait disgracié.

Les bleus apprirent à se rassembler par rang de taille, à obéir aux commandements de garde- à-vous et de repos. C'était, mais à longueur de journée, la leçon de gymnastique du lycée. En apparence seulement. Car il fallait exécuter les mouvements avec énergie, avec ferveur en quelque sorte. Court ne comprenait pas la nécessité de cette ferveur. Son corps s'y refusait, son corps accoutumé à la liberté. Il espérait que ces exercices seraient bientôt interrompus. Et — si grand que fut son mépris de la guerre — il espérait le jour où on lui montrerait à la faire. Au mois de janvier, ce jour n'était pas venu. Cette monotonie d'exercices et de maniement d'armes provoqua en lui un état d'ennui, d'ennui agressif.

Il vécut dans la caserne comme un prisonnier. Il souffrait dans son orgueil. Il se tenait pour un être délicat et raffiné : il lisait des poètes. Pourquoi lui imposait-on des exercices et des corvées fastidieuses? Il ne méritait pas cette humiliation.

Bon pour ses camarades de chambre, qui semblaient n'en pas souffrir, résignés, et qui disaient :